Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 2 (1869)

Artikel: Histoire de l'ancienne Église : depuis la naissance de Christ jusqu'a la fin du sixième siècle

Autor: Perrot, H. de / Schaff, Philippe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379077

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HISTOIRE DE L'ANCIENNE ÉGLISE

DEPUIS LA NAISSANCE DE CHRIST JUSQU'A LA FIN DU SIXIÈME SIÈCLE

PAR

PHILIPPE SCHAFF.

L'ouvrage annoncé par ce titre nous vient du Nouveau Monde, où l'auteur a enseigné pendant vingt-cinq ans la théologie catholique dans le séminaire de Merceburg en Pensylvanie. Aux sources communes à tous les auteurs modernes de l'Allemagne qui ont écrit l'histoire de l'Église, M. Schaff a pu en joindre d'autres, que lui a fournies sa connaissance approfondie des travaux faits dans ce domaine par les Anglais et les Américains. Il reste Allemand par la langue, par l'érudition et par la méthode rigoureusement scientifique, mais il emprunte à sa patrie d'adoption un style remarquablement clair et concis, un esprit pratique, une grande largeur de vues et une grande confiance en l'avenir. Les faits sont présentés d'une manière vivante et dramatique, déduits de leurs causes, et poursuivis dans leurs conséquences. Il y a sans cesse d'heureux parallèles entre les temps passés et le siècle où nous vivons; et ces digressions qui viennent interrompre le récit, le rendent encore plus intéressant et plus actuel. Mieux que tout autre historien de l'Église, M. Schaff nous semble avoir montré dans cet ouvrage l'influence profonde du christianisme sur toutes les branches de la vie humaine, la politique, la civilisation, les rapports sociaux, les sciences, les beaux-arts. Il n'admet pas qu'à aucune époque, ni dans aucun lieu, l'esprit de Christ se soit entièrement retiré de l'Église chrétienne. L'histoire de l'Église, selon lui, est l'histoire du règne de Dieu au milieu d'un monde pécheur. Il

[1] *Geschichte der alten Kirche, von Christi Geburt bis zum Ende des sechsten Jahrhunderts*, von Doctor Philipp Schaff. Leipzig, 1867. Un fort vol. grand in-8, de 1250 pages.

y aura donc, à chaque époque, dans le monde et jusqu'au sein de l'Église, un développement simultané du christianisme et de l'antichristianisme; mais, à la fin, la victoire demeurera à Christ. *Christianus sum et nihil christiani a me alienum puto*; telle est la devise de son livre. Fidèle à ce principe, il cherche à découvrir le plan du Chef divin de l'Église dans chaque époque de l'histoire; il aime à montrer ce qu'il peut y avoir de chrétien et d'évangélique même dans les institutions et dans les hommes qui ne sont pas entièrement pénétrés de l'esprit du Christ. Cette tendance optimiste ne l'empêche pas cependant de reconnaître et de juger sévèrement le mal et l'erreur; mais elle donne à son ouvrage un caractère libéral, qui le fera certainement apprécier de toutes les églises et de tous les partis religieux.

L'auteur divise l'histoire de l'Église chrétienne en *trois grandes périodes :*

L'ère antique, gréco-romaine, de Jésus-Christ à Grégoire-le-Grand;

L'ère moyenne, romano-germanique, de Grégoire-le-Grand à la Réformation;

L'ère moderne, germanique et anglo-américaine, qui dure encore.

Chacune de ces ères est divisée à son tour en trois périodes de moindre étendue. Chaque époque ayant sa physionomie propre et sa signification spéciale dans l'histoire du règne de Dieu, la méthode de classification ne peut être identique pour toutes. Tout en suivant en grand la classification de Néander, M. Schaff croit que le groupement des faits dans les diverses époques ne doit pas viser à une uniformité pédantesque, mais que la meilleure méthode sera celle qui reflétera le mieux la vie ecclésiastique de chacune d'elles.

L'intention du Dr Schaff est de publier l'histoire de l'Église dans son ensemble, en allemand et en anglais, ces deux langues lui étant également familières. Pour le moment, il ne livre à la publicité que l'*Histoire de l'Église ancienne*, qui forme du reste, dit-il, un ouvrage indépendant et complet.

Les trois époques qui forment l'ère gréco-romaine sont :

1° *Le siècle apostolique* (1-100).

2° *L'Église persécutée par l'empire* (100-311).

3° *L'Eglise unie à l'empire gréco-romain*, au milieu des orages de l'invasion des barbares (311-590).

Nous allons chercher à donner à nos lecteurs un aperçu des vues et des résultats de l'auteur sur chacune de ces trois époques.

Nous relèverons surtout ce qui nous semble neuf et original; mais nous ne saurions avoir la prétention de donner, en quelques pages, une analyse complète de ce livre capital.

I. LE SIÈCLE APOSTOLIQUE.

Coup d'œil d'ensemble.

Dans un ouvrage spécial qui parut en 1854, l'auteur avait déjà écrit l'histoire de l'Église apostolique, comme introduction générale à l'Histoire de l'Église. Aussi, dans le livre que nous analysons, cette époque est-elle traitée très-rapidement. Le siècle apostolique nous montre, dit l'auteur, le christianisme descendant du ciel sur la terre, sans forme ni éclat extérieur, mais se manifestant dans le monde comme une puissance irrésistible de régénération et de vie nouvelle. L'Église apostolique est le fondement de l'édifice construit par les âges subséquents; elle renferme en germe tout ce qui suivra, les types fondamentaux de la vie, de la doctrine, du culte et de l'organisation ecclésiastique.

Préparation du christianisme.

Dieu avait préparé le peuple juif et la partie du monde païen où florissait la civilisation gréco-romaine, à devenir le berceau du christianisme. L'Asie avec ses religions panthéistes reste en dehors de cette préparation divine. Il n'y a en Orient ni la civilisation et la philosophie des Grecs, ni le pouvoir centralisateur des Romains. C'est dans le sein de l'empire gréco-romain que le judaïsme a pu frayer la voie à la religion, qui doit devenir la religion universelle.

Fondation et extension de l'Église chrétienne.

Le fondement objectif du christianisme est l'apparition historique de Jésus-Christ, fils de Dieu manifesté en chair. Son caractère saint et parfaitement harmonieux est une création nouvelle au milieu de l'ancienne humanité. L'apparition d'un pareil caractère au sein d'un peuple comme Israël, dans une époque de décadence morale, est le plus grand miracle de l'histoire, Flave Josèphe, dans un passage bien connu, dit de Jésus, « qu'il a été un homme « sage, si, du reste, on peut l'appeler un homme, qu'il a fait des « œuvres merveilleuses, qu'il était l'Oint, et que trois jours après « sa crucifixion, il se montra vivant à ceux qui l'avaient aimé. » Ce passage est suspect aux yeux de la critique; on ne comprend

pas qu'un Juif ait pu parler ainsi de Jésus-Christ. Cependant, ces paroles se lisent dans tous les manuscrits. Josèphe n'a pu se taire entièrement sur l'apparition du Messie, et s'il y a contradiction flagrante entre son point de vue juif et l'aveu qu'il fait ici de la messianité de Jésus, cette inconséquence pourrait bien résulter de l'éclectisme de l'auteur, de son manque de caractère, de son indécision morale. C'est ainsi que Rousseau a dit « que la vie et la mort du Christ ont été celles d'un Dieu », et que Napoléon a prononcé ces paroles remarquables : « Je connais les hommes et je « leur dis que Christ n'a point été un homme. » Quoi qu'il en soit du témoignage de Josèphe, Jésus produisit sur ses contemporains une impression des plus profondes. A peine fut-il monté au ciel, que ses disciples, transformés par le miracle de la Pentecôte, fondèrent l'Église proprement dite, Pierre et les douze au sein du peuple juif, Paul dans le monde païen. L'Église judéo-chrétienne de Jérusalem doit être envisagée comme un type primitif du christianisme, qui se fondit, peu à peu, dans l'Église catholique, et non comme une secte ébionite. A côté de cette *Église judéo-chrétienne* se forme l'*Église ethnico-chrétienne* de Paul ; mais dès la fin du siècle apostolique, la fusion entre ces deux types s'opère dans l'*Église proprement chrétienne* de Jean.

La doctrine apostolique et la littérature chrétienne.

Il serait inutile de vouloir nier le conflit de doctrines qui s'éleva dans le sein de l'Église apostolique. Le *judéo-christianisme* des douze, et *l'ethnico-christianisme* de Paul sont deux manières différentes de concevoir la religion chrétienne, types primitifs qui se reproduisent plus ou moins dans tous les siècles, dans toutes les églises, et même dans les individus. L'harmonie supérieure entre ces contrastes se trouve en Jésus-Christ lui-même. La tendance des douze et celle de Paul ne pouvaient se fondre sans entrer en conflit. Ce conflit s'engagea dans l'assemblée qu'on a coutume d'appeler le concile de Jérusalem (Act. XV). Il y eut là une menace de scission Cependant, les apôtres y arrivèrent à un sage compromis et à une conciliation entre les deux tendances opposées. Ce fut plus tard que de faux docteurs, exagérant l'opinion des douze, se mirent à judaïser en s'appuyant sur Jacques, et que Pierre lui-même se laissa entraîner à leur faire de dangereuses concessions (Gal. II); Pierre, repris par Paul, accepta cette réprehension fraternelle. La tendance judéo-chrétienne se maintint à Jérusalem; mais la ruine de cette ville lui ôta toute force vitale. A

la fin du siècle apostolique, Jean se présente à nous comme l'apôtre en qui se sont harmonisés les contrastes entre les douze et Paul. Aux trois types de doctrine apostolique correspondent trois types d'hérésie, qui en sont comme les caricatures : 1° *L'ébionitisme* est l'exagération de Pierre et de Jacques. 2° *Le docétisme gnostique* est le travestissement de Paul. 3° *Le syncrétisme hérétique* de la fin du siècle est la contre-partie de la tendance conciliatrice de Jean. L'erreur commune de toutes ces formes de l'anti-christianisme est de nier Jésus-Christ venu en chair (1 Jean, IV, 3). C'est là aussi le germe de toutes les hérésies futures. L'arme que l'Église doit opposer à toute doctrine hérétique est l'Écriture apostolique du Nouveau Testament. Les livres de Pierre, de Paul et de Jean renferment en germe la doctrine chrétienne sous ses aspects les plus divers, doctrine que l'Église pourra chercher à toujours mieux comprendre, mais à laquelle elle ne pourra jamais rien ajouter.

Vie chrétienne et culte chrétien.

La *vie nouvelle* qui découle de Christ se manifesta bientôt dans le monde par toutes sortes de vertus, dont plusieurs avaient été inconnues jusqu'alors. Le christianisme transforme l'homme, mais ne détruit pas l'individualité humaine. L'enthousiasme d'un Pierre, l'activité et l'énergie d'un Paul, l'amour contemplatif d'un Jean, sont également pénétrés de l'esprit du christianisme. Sans accomplir une révolution sociale, le christianisme tendit dès les premiers jours à réformer l'ordre social en relevant la femme, en transformant la vie de famille, en adoucissant le sort des esclaves, en renversant les barrières qui existaient entre les peuples.

Le *culte* des premiers chrétiens était simple et spirituel; les restes du judaïsme, qui survécurent à Jérusalem, ne tardèrent point à disparaître. La célébration du dimanche et le pédo-baptisme doivent dater du temps des apôtres.

Organisation de l'Église apostolique.

L'Église est dirigée par les apôtres, les évangélistes, les prophètes; les Églises particulières le sont par des *évêques* ou *presbytres*, deux charges qui ne sont pas encore distinctes. Les troupeaux prennent part au gouvernement de l'Église; car à Jérusalem (Act. XV) les apôtres délibèrent avec les anciens et les frères. Une *discipline* salutaire est destinée à repousser du sein de l'Église les éléments impurs qui s'y manifestent de bonne heure. L'Église apostolique est un petit troupeau séparé du monde, mais renfer-

mant déjà les germes de l'universalité. Cette Église est *le corps de Christ, l'organe* dont il se servira pour faire la conquête du monde; mais elle ne peut accomplir ce mandat qu'en passant par un développement historique et progressif.

II. L'ÉGLISE PERSÉCUTÉE DEPUIS LA MORT DE JEAN JUSQU'A CONSTANTIN.

100—311.

Coup d'œil d'ensemble.

Quitter le siècle apostolique pour franchir le seuil de cette nouvelle époque, c'est passer d'un monde de demi-dieux dans un monde de mortels, de l'âge des apôtres infaillibles à celui de docteurs humains faillibles. Le contraste est grand. La main de Dieu a élevé un mur de séparation entre l'époque des miracles et les temps qui ont suivi; mais loin d'en être étonnés, nous trouvons ici une preuve nouvelle de l'origine surhumaine du christianisme. Cependant, malgré son infériorité, l'Église du second et du troisième siècle continue dignement celle des apôtres, par sa fidélité dans la doctrine et dans la vie, au milieu des plus grandes difficultés. Il n'y a pas dans l'histoire de spectacle plus beau que celui de l'Église du Sauveur, victorieuse du monde qui la persécute, par sa foi, sa patience, son amour. Les chrétiens de ce temps-là sont véritablement l'âme du monde qui les repousse, comme ils sont appelés dans l'épître à Diognète. L'Église reste indépendante; mais son organisation intérieure devient de plus en plus hiérarchique et épiscopale. Cependant, on peut encore l'envisager comme le tronc commun d'où sont sortis le catholicisme et le protestantisme. Le culte reste simple, mais l'élément symbolique le pénètre de plus en plus. L'ascétisme se déploie, mais sous sa forme la moins dangereuse. La dogmatique pose les bases de la théologie et de la christologie pour tous les siècles suivants, en luttant contre l'hérésie. Gardons-nous de transporter dans cette époque les dissensions des siècles postérieurs; envisageons-la, autant que possible, comme un bien commun à toutes les fractions de l'Église de Christ, comme un terrain neutre où elles peuvent se rencontrer dans la paix.

Propagation du christianisme.

Il ne faut pas être étonné de la propagation rapide du christianisme. La cause en fut surtout morale. Au milieu des ténèbres spi-

rituelles de l'ancienne civilisation gréco-romaine qui tombait en décomposition, Jésus-Christ apparaissait alors aux âmes travaillées et chargées comme l'étoile du matin, annonçant un jour nouveau. Si la sévérité des mœurs chrétiennes en repoussait un grand nombre, elle attirait aussi beaucoup de nobles cœurs. La forte centralisation de l'empire romain facilitait la diffusion des nouvelles doctrines. Les femmes et les esclaves devenaient souvent d'actifs missionnaires. Le martyre exerçait parfois une attraction contagieuse sur ceux qui contemplaient l'héroïsme des chrétiens. Enfin, il n'est point impossible que les propagateurs de la foi chrétienne n'aient pas encore accompli certains miracles, même après la mort des apôtres. Les détails de l'œuvre des missions chrétiennes accomplie par les successeurs des apôtres, nous sont peu connus, ou enveloppés dans un cycle de légendes au milieu desquelles la vérité historique est difficile à retrouver.

La persécution de l'Église et le martyre chrétien.

L'histoire des persécutions de l'Église est une terrible et grandiose tragédie, dans laquelle les puissances infernales du paganisme luttent contre le christianisme avec une rage toujours croissante; mais en recevant le baptême de sang, l'Église marche au-devant de sa victoire définitive. Aussi longtemps que le christianisme passa pour une secte juive méprisable, l'État païen ne le persécuta pas ; mais la politique romaine, qui tolérait toutes les religions nationales, devait nécessairement se montrer hostile à une religion qui avait la prétention de devenir universelle. Les meilleurs empereurs, Trajan, Marc-Aurèle, Decius, Dioclétien, ont été les plus persécuteurs, parce qu'ils voulaient sauver l'ancienne Rome ; tandis que des monstres efféminés comme Commode, Caracalla, Héliogabale, laissèrent souvent les chrétiens en repos. Le chiffre généralement admis de dix persécutions est trop grand si l'on veut parler des persécutions universelles, mais beaucoup trop petit si l'on entend parler des persécutions locales ou provinciales, qu'un caprice populaire soulevait souvent contre les chrétiens. La persécution de Dioclétien fut la plus générale et la plus systématique. Ce fut l'effort suprême du paganisme impérial, après lequel l'empire lui-même se jeta dans les bras du christianisme.

A tant de sanglantes persécutions l'Église ne répondit jamais par une résistance charnelle, mais par l'héroïsme de la souffrance et de la mort. En se chargeant de la croix de Jésus, elle se montra plus forte que les puissances du monde ; elle prouva qu'elle

venait du ciel. Il est vrai que l'on vit bientôt certains chrétiens courir à la mort du martyre comme à une fête ; le fanatisme vint quelquefois se greffer sur la foi, et l'admiration pour les martyrs dégénéra trop tôt en une espèce de culte ; mais tout cela ne doit pas nous empêcher de nous incliner avec respect devant cet âge héroïque de l'Église chrétienne.

La lutte littéraire du christianisme contre le judaïsme et le paganisme.

D'abord ignorés et méprisés, les chrétiens furent bientôt calomniés par leurs adversaires juifs et païens (Celse, Lucien, etc.). Plus tard le néoplatonisme s'éleva contre le christianisme, avec la prétention de le remplacer (Porphyre, Jamblique, etc.). Le christianisme se défendit et défendit son fondateur contre toutes les calomnies et les insinuations perfides des adversaires. Cette époque donna naissance à *l'apologétique* chrétienne, qui commença par être purement défensive, et devint de plus en plus offensive, s'appliquant à établir que le christianisme est la seule religion divine, destinée à survivre à toutes les autres.

Développement de la doctrine dans la lutte avec les hérésies.

A côté du judaïsme et du paganisme du dehors, l'Église eut à combattre à l'intérieur des *hérésies* judaïsantes ou paganisantes. Les religions mourantes de l'antiquité firent un effort désespéré pour s'amalgamer au christianisme en altérant sa pureté. De là pour l'Église le devoir de sauvegarder la vérité en formulant sa foi en dogme. De même que la persécution donna naissance au martyre, et les calomnies païennes à l'apologétique, l'hérésie fit naître la *dogmatique* chrétienne. La nécessité de repousser l'hérésie imposa aux docteurs du second et du troisième siècle le devoir de se rendre compte de leur foi, et d'élaborer les bases de la dogmatique chrétienne. Se fondant sur l'Écriture, qu'ils interprétaient souvent d'une manière allégorique et arbitraire, et sur la tradition de l'Église universelle, ils déposèrent dans le *symbole* dit *des apôtres* l'expression la plus simple de leur foi historique. Ce symbole est une magnifique épopée liturgique, qui fixe à tout jamais les faits fondamentaux de la révélation pour toutes les églises de la chrétienté. Dans leurs écrits, les docteurs de ce temps établissent avec force la doctrine de la création, celle d'un Verbe divin égal à Dieu, mais subordonné au Père, revêtant véritablement la nature humaine ; ils varient sur la personnalité du Saint-Esprit, et

n'insistent que sur la trinité économique, en opposition aux hérésies des monarchiens et patripatiens. La doctrine du salut, quoiqu'expérimentée par les fidèles, est moins bien comprise par les docteurs. Le chiliasme est une doctrine favorite de cette époque, l'Église se consolant de ses défaites par l'espérance d'un prochain triomphe.

Le contraste entre la vie chrétienne et la corruption païenne.

Au milieu de la corruption croissante du monde antique, le petit troupeau des disciples du Christ se présente à nos yeux comme une oasis rafraîchissante. La menace incessante de la persécution en éloigne l'hypocrisie, et y maintient l'esprit de prière, de renoncement, de charité et de patience. Cependant il ne faudrait pas trop idéaliser l'Église de ce temps. Les écrits de Cyprien nous prouvent que, dans l'intervalle des persécutions, l'esprit mondain se montrait déjà puissant au sein de l'Église. Les chrétiens du second et du troisième siècle avaient en horreur les fêtes païennes, les cirques, les spectacles ; plusieurs allaient même jusqu'à condamner la vie militaire et la vie politique. Le christianisme adoucit le sort des esclaves, et les exemples de maîtres chrétiens qui leur donnent la liberté, deviennent de plus en plus fréquents. La femme s'élève de sa dégradation, le mariage devient une union sainte ; en effet, tandis que les païens ne condamnent l'adultère que du côté de l'épouse, le christianisme demande aux deux époux une égale fidélité. Les meilleurs empereurs romains avaient cherché en vain à mettre un terme aux honteux abus de l'avortement et de l'exposition des nouveau-nés ; le christianisme obtint aisément ce résultat par sa seule influence morale. La charité des chrétiens se montre active, et souvent ils amassent, par leur bienfaisance, des charbons de feu sur la tête de leurs persécuteurs.

Le culte des morts, célébré sur les tombes et dans les catacombes, n'est d'abord qu'un pieux souvenir ; mais il s'y joint bientôt des pratiques superstitieuses. Cependant de toutes les manifestations de la vie chrétienne, la moins évangélique est *l'ascétisme*. La doctrine de la justification gratuite est obscurcie par une conception légale de la justice, acquise par des prières, des jeûnes, des aumônes, par les vœux de pauvreté et de virginité. Bientôt on attribue aux ascètes une sainteté plus grande qu'aux simples fidèles ; on envisage le célibat comme une chose désirable pour les prêtres, sans chercher encore à le rendre obligatoire.

Toutes ces idées ascétiques furent encore exagérées par le *Mon-*

tanisme et par Tertullien. Dans l'Église catholique, le développement de l'ascétisme alla de pair avec un relâchement de la moralité en général et de la discipline. La secte rigoriste de Montan voulut faire de l'ascétisme une règle, et non point une exception ; mais en protestant contre le relâchement de l'Église, le montanisme sombra lui-même, et retomba dans un légalisme judaïque.

Le culte chrétien.

Le culte de cette époque, qui se fit longtemps dans des maisons particulières et dans des retraites écartées, ne connaît pas encore les pompes de l'Église romaine ; mais il se distingue déjà par son *symbolisme* de la sobriété du culte réformé. La poésie et la musique servirent de bonne heure à embellir le culte ; il n'en fut pas de même de la sculpture et de la peinture. Le montanisme était hostile aux beaux-arts, et les docteurs les plus illustres, se fondant sur Esaïe LIII, 2-3, se représentaient la figure humaine du Christ, comme étant sans forme ni beauté. On représenta de bonne heure le Sauveur sous les formes symboliques d'un berger, d'un agneau, ou bien par des images typiques tirées de l'Ancien Testament ; mais les images du Christ ne se rencontrent encore que parmi les gnostiques. Le signe de la croix fut employé dès le second siècle comme symbole de la rédemption.

Les cérémonies dont on entourait le baptême avaient dans le principe un sens très-spirituel, mais dégénérèrent peu à peu en pratiques superstitieuses. Les uns se montraient extrêmement empressés à baptiser les jeunes enfants ; d'autres retardaient le baptême jusqu'à leur mort. Ces deux usages prouvent également que l'on attribua de bonne heure une influence magique à l'eau baptismale.

Organisation et discipline de l'Église.

Dans cette période, on voit s'accentuer de plus en plus la différence entre les laïques et les ecclésiastiques, entre le clergé inférieur et le clergé supérieur, entre les presbytres et les évêques, les évêques et les métropolitains. On trouve enfin les premiers germes de la primauté de l'évêque de Rome. Le presbytérat et l'épiscopat étant identiques au temps des apôtres, *l'épiscopat* tel qu'il se constitua au second siècle ne peut être envisagé comme une institution apostolique. L'épiscopat fut une nécessité historique pour l'Église chrétienne dans les siècles de persécution. Irénée et surtout Cyprien furent les premiers représentants des idées hiérarchiques de

la Haute-Église d'Angleterre. Ces mêmes docteurs développèrent aussi l'idée de la catholicité de l'Église, en lui donnant un sens extérieur et matériel, qui renfermait des germes dangereux pour l'avenir. Les synodes étaient encore ouverts aux membres du clergé inférieur et même quelquefois aux laïques. Ils se réunissaient dans les villes métropolitaines. Le relâchement de la discipline donna naissance, sur la fin de cette période, aux *schismes* de *Felicissimus, de Novatien* et *de Meletius.*

Les Pères de l'Église et la littérature ecclésiastique.

Dans son apparition primitive, le christianisme était étranger aux sciences et aux lettres de ce monde ; mais peu à peu il transforma ce domaine comme tous les autres, en le pénétrant de son souffle vivifiant. Nous voyons, peu à peu, les Pères de l'Église s'élever à la hauteur de leur siècle, puis bientôt le dominer entièrement. Les *Pères de l'Église* sont les grands docteurs des six premiers siècles, qui élaborèrent les dogmes œcuméniques, généralement reçus dans l'Église chrétienne. Après eux, il y eut des docteurs de l'Église, des réformateurs de l'Église, mais on ne peut donner à ces derniers le nom de Pères. Le dogme œcuménique est le résultat d'un développement de plusieurs siècles. Pour juger l'orthodoxie d'un Père, il ne faut donc pas se mettre à un point de vue étroit et exclusif. C'est à tort que l'Église romaine refuse le nom de Père à Origène, à Tertullien, qui, malgré certaines vues particulières discutables, ont rendu d'immenses services pour la formation du dogme chrétien. Les Pères doivent être respectés comme de vénérables représentants de l'antiquité chrétienne, comme des chaînons vivants qui nous rattachent aux temps apostoliques, comme les défenseurs du christianisme contre toutes les attaques du dehors et du dedans. Cependant, nous devons nous servir de leurs ouvrages comme d'un aiguillon pour pénétrer plus avant dans la conception du dogme, et non comme d'un sabot pour enrayer le développement de la doctrine. Il faut aussi se souvenir, en les lisant, qu'aucun d'eux n'atteint la profondeur et l'originalité des apôtres, qu'ils manquent en général d'esprit critique, se montrent souvent crédules et peu scrupuleux sous le rapport de la véracité.

Nous distinguons : 1° les Pères *apostoliques* (Polycarpe, Clément, Ignace), 2° les Pères *apologètes* (Justin Martyr, etc.), 3° les *dogmatiques polémisants* (Irénée et Hippolyte), 4° les *alexandrins* (Clément et Origène), 5° les *africains* (Cyprien et Tertullien).

Parmi les quinze épîtres attribuées à *Ignace*, nous admettons l'authenticité des sept épîtres de la petite recension grecque. Les idées hiérarchiques épiscopales dateraient ainsi de la première moitié du second siècle. Du reste, il est fort difficile de distinguer le vrai du faux dans les épîtres qui sont attribuées à Ignace ; et la controverse sur ce point n'est pas encore arrivée à des résultats très-satisfaisants.

Il en est tout autrement des *Philosophoumena*, découverts en 1851. L'auteur de cet ouvrage contre les hérésies n'est point Origène, mais *Hippolyte*, comme la plupart des critiques le reconnaissent maintenant. Hippolyte paraît avoir été évêque de Portus Romanus près d'Ostie ; il résista à Callixte, évêque de Rome, qui était tombé dans l'erreur patripatienne, et mourut martyr, vers 230. L'Église romaine l'a reçu au nombre de ses saints, sans se douter qu'au dix-neuvième siècle il s'élèverait en accusateur contre elle.

III. L'ÉGLISE UNIE A L'EMPIRE GRÉCO-ROMAIN, AU MILIEU DES ORAGES DE L'INVASION DES PEUPLES BARBARES.

311—590.

Coup d'œil d'ensemble.

Du christianisme des apôtres, des confesseurs et des martyrs, nous passons au quatrième siècle, au christianisme des patriarches, des moines et des empereurs. Le théâtre historique est le même ; mais la situation change de fond en comble. Une immense transformation s'opère. Une secte religieuse, méprisée et persécutée, remporte la victoire sur le paganisme gréco-romain et sur sa brillante civilisation, non point toutefois sans absorber des éléments païens. L'Église impériale commence à propager le christianisme au milieu des peuples barbares. L'union de l'Église et de l'État exerce sur toute l'histoire de l'Église une influence, quelquefois salutaire, mais plus souvent encore déplorable. Après le siècle apostolique et celui de la Réformation, *l'époque nicénienne* est la plus importante pour la formation du dogme ; mais, en même temps que l'orthodoxie, se développe une triste étroitesse de vues, et la prétention fatale de vouloir défendre la vérité et combattre l'erreur par des moyens charnels. Jusqu'au dix-septième siècle, cette funeste intolérance fut générale dans l'Église ; les persécutés de la veille sont souvent les persécuteurs du lendemain.

Plus on devint étroit dans la doctrine, plus on se relâcha dans

la discipline morale. Les dignitaires de l'Église s'élèvent, mais perdent leur caractère purement spirituel. Le culte s'enrichit, mais devient superstitieux. Le relâchement de la vie chrétienne provoque la protestation du monachisme; les vertus ascétiques sont de plus en plus exaltées aux dépens des vertus ordinaires dans la famille et dans la société.

En résumé, pendant cette époque, l'Église chrétienne soutient et rajeunit l'empire gréco-romain, mais ne peut l'empêcher de s'écrouler; elle s'implante alors au milieu des barbares vainqueurs de Rome, et donne une preuve de sa divinité, en jetant au milieu des ruines de l'ancien monde les premiers fondements d'une civilisation supérieure à celle qui vient de sombrer.

Défaite du paganisme et victoire du christianisme dans l'empire romain.

L'édit de tolérance, auquel vint aboutir la sanglante persécution de Dioclétien, était déjà un aveu humiliant de la victoire du christianisme sur le paganisme. Dès lors, il n'y avait plus qu'un pas à faire, pour chercher dans le christianisme un appui à l'empire des Césars; ce pas fut fait par *Constantin.* Constantin fut l'homme de son temps; bien avant d'être chrétien lui-même, il comprit que le paganisme s'était survécu, et que le christianisme seul pouvait rajeunir l'empire romain. En cherchant à fonder une théocratie chrétienne, il fut poussé beaucoup plus qu'on ne le croit par l'esprit de son siècle. Il y eut chez lui une étonnante justesse de coup d'œil politique, qui fait qu'on peut l'appeler *grand*; mais toute sa vie nous prouve qu'il ne fut jamais franchement chrétien, et moins encore un saint, comme le veut l'Église d'Orient. La conversion toute extérieure de Constantin, ce qu'il faudrait appeler plutôt l'évolution de sa politique en faveur du christianisme, est attribuée en général à l'apparition dans les nuages d'une croix avec cette inscription : *Par ce signe tu vaincras.* Nous admettons à la base de cette légende un fait psychologique, un songe fait par l'empereur, qui produisit une grande impression sur son esprit, et auquel il donna plus tard dans ses récits une réalité extérieure et objective. Il y avait dans la famille de Constantin un fort penchant à la superstition; ainsi l'empereur a pu se persuader d'avoir vu réellement ce qu'il n'a vu qu'en songe; et, à son tour, il a pu convaincre l'historien Eusèbe, qui raconte la vision de la croix comme un prodige étonnant. Ceci n'empêche pas d'admettre une influence de la Providence dans le songe fait par le maître du monde, à ce

moment décisif de l'histoire. Dès lors, Constantin protégea l'Église, et voulut même la gouverner comme il gouvernait l'empire. Mais il ne proscrivit pas le paganisme.

Cette politique de tolérance ne fut pas suivie par ses fils. *Constance,* tout en s'opposant à l'orthodoxie de Nicée et en soutenant les erreurs d'Arius, voulut extirper le paganisme par la force; le pseudochristianisme de Constantin provoqua l'antichristianisme de *Julien,* son cousin. Sous un masque de tolérance philosophique, Julien chercha à détruire le christianisme, en faisant revivre l'ancien paganisme expirant. Autant les anciens historiens exaltent Constantin, autant ils dénigrent Julien l'apostat. En le jugeant, il faut tenir compte du despotisme de Constance, qui avait froissé l'âme de Julien; le christianisme officiel de la cour impériale était, d'ailleurs, peu fait pour enthousiasmer ce jeune prince. Son apostasie ne doit donc pas nous étonner, ni nous empêcher de rendre hommage à ses nobles qualités. Quant à son paganisme artificiellement ressuscité, il ne put lui survivre. Julien ne laissa d'autres traces de son passage que ce grand enseignement, qu'il est impossible à un homme de résister au courant de l'histoire, ni d'arrêter la marche progressive du christianisme, lorsque Dieu en a fixé le moment. Dès lors, sous les successeurs de Julien, depuis *Jovien* jusqu'à l'invasion des barbares en Occident, et jusqu'à *Justinien* en Orient, le paganisme mourut d'une mort lente, mais sûre. Longtemps toléré dans les campagnes et à Rome même, puis soumis à des vexations et quelquefois même persécuté, il n'en serait pas moins mort sans cela, parce qu'il ne pouvait plus répondre aux besoins des temps, et qu'il portait en lui-même les germes de sa dissolution.

La *chute du paganisme gréco-romain,* de sa force et de sa beauté, est un spectacle triste à contempler, même pour un historien chrétien. Le paganisme est entré en guerre contre la religion désarmée du crucifié de Golgotha, avec toute la puissance, la sagesse, la science, les arts du monde civilisé. Après cinq siècles de lutte, le paganisme reste étendu sur le champ de bataille, sans aucun espoir de revivre. Aussitôt que la protection de l'État lui fut enlevée, il perdit toute force et tout courage de résister. Il est tombé pour toujours; et pourtant il se survit encore. Ce qu'il y a en lui de mauvais a persisté dans le cœur naturel de l'homme, et dans les croyances et les pratiques superstitieuses qui ont passé du paganisme dans l'Église de Jésus-Christ. Ces restes de paganisme ne seront vaincus que quand l'Église tout entière aura reçu le bap-

têmе de feu. Mais rendons-en grâce à Dieu, ce qu'il y avait dans le paganisme de vraiment beau et de vraiment grand n'a pas entièrement péri. L'ancienne littérature classique est devenue l'alliée du christianisme pour la civilisation d'un monde nouveau. Ainsi, si la civilisation gréco-romaine s'est survécue dans certains éléments impurs qui ont pénétré dans l'Église de Christ, elle se survit aussi dans ses éléments les plus purs et les plus élevés, au service du vrai christianisme.

Victoire littéraire du christianisme.

Dans cette période, les rôles sont intervertis. Sur le terrain littéraire, le paganisme est réduit à se défendre. Malheureusement, la corruption de l'Église lui fournit des armes, comme le prouvent déjà les écrits de Julien. Les apologètes chrétiens, surtout *Augustin* dans la *Cité de Dieu*, s'attachent à prouver que le christianisme n'est pas la cause de la décadence de l'empire romain, mais que la chute de cet empire est un jugement divin exercé sur le paganisme. Plus tard, *Salvien*, témoin de l'invasion des barbares, reproche aux chrétiens de son temps, de n'avoir pas été pour l'empire un levain de vie nouvelle.

L'Eglise et l'Etat.

Les chrétiens des premiers siècles étaient loin de prévoir l'union future de l'Église et de l'État. Cependant, lorsque ce changement merveilleux eut lieu, il fut facilement accepté par une génération de chrétiens qui sortait de la plus terrible de toutes les persécutions. L'élévation extérieure du christianisme était une nécessité historique. Après avoir traversé, pendant trois siècles, l'épreuve du fer et du feu, l'Église ne pouvait plus rester une fille du désert; elle devait prendre en main les rênes de l'histoire, s'approprier la société et l'État, les sciences et les arts, afin de les pénétrer d'une vie supérieure, et de les consacrer au service de Dieu. L'Église est appelée par son Chef à exercer l'influence la plus profonde sur toutes les manifestations de la vie humaine; aussi, *l'union de l'Eglise et de l'Etat* n'est-elle pas nécessairement une profanation, pas plus que l'union de la religion avec les sciences et avec les arts. De son côté, l'État est une institution divine, qui ne pouvait accomplir sa mission humanitaire en restant toujours hostile à l'Église; il n'y a point d'opposition nécessaire entre le règne du Père et le règne du Fils. L'État appartient au règne du Père et l'Église au règne du Fils; or, le Père attire au Fils, et le Fils ra-

mène au Père, jusqu'à ce que Dieu soit tout en tous. La *séparation de l'Eglise et de l'Etat*, telle qu'elle existe en Amérique, n'est nullement un retour pur et simple à l'hostilité des premiers siècles ; cette séparation se fonde sur un respect réciproque des deux pouvoirs, qui est encore un fruit durable de la grande révolution du quatrième siècle. On ne peut méconnaître, toutefois, que la christianisation de l'État païen n'ait été accompagnée d'une paganisation de l'Église chrétienne, et qu'en vainquant extérieurement le monde, l'Église n'ait été intérieurement vaincue par le monde. La croix de Christ devenue pour Constantin le signe d'une victoire toute charnelle, était un triste présage de la confusion des deux royaumes, de celui qui est de la terre et de celui qui est du ciel. Après cela, il ne faut pas oublier que l'Église peut manifester sa puissance divine, quels que soient ses rapports avec les puissances du monde, parce que le christianisme demeure toujours en dehors et au-dessus du monde. Il faut aussi savoir reconnaître qu'un grand nombre des plaies de l'Eglise sont antérieures à Constantin. Les germes de tous les abus et de toutes les erreurs se rencontrent déjà dans le siècle apostolique, parce qu'ils existent dans le cœur de l'homme; et ces germes ne peuvent être extirpés par la séparation de l'Église et de l'État, comme le prouve suffisamment l'expérience de l'Amérique, où toutes les aberrations du vieux monde se reproduisent de nos jours, dans les différentes sectes, si ce n'est dans le sein d'une même Église.

Pour en revenir à notre époque, l'Église reçut de Constantin le Grand une existence légale, la faculté de s'approprier des legs et des dons, l'exemption des charges pour les membres du clergé. L'État se chargea de l'entretien des ecclésiastiques. Les évêques obtinrent des droits d'intercession, d'asile et de juridiction, dont ils firent souvent un bon usage. La sanctification du dimanche fut protégée par des lois spéciales. La jurisprudence subit peu à peu l'influence salutaire du christianisme. Les *Pandectes de Justinien* attestent une réforme sociale réelle, mais qui demeure inachevée. Les lois sur le mariage et la paternité furent modifiées de fond en comble, l'émancipation des esclaves facilitée. La bienfaisance publique reçut une impulsion puissante de l'exemple donné depuis plusieurs siècles par la charité chrétienne. Les combats de gladiateurs furent abolis.

Ce sont là les côtés lumineux du tableau. Voici les ombres. L'*Eglise se mondanisa;* les habitudes de luxe d'une civilisation raffinée se répandirent parmi les chrétiens. La cour corrompue

des Césars vit naître un christianisme formaliste et hypocrite, au contact duquel on vit souvent des évêques, d'ailleurs respectables, perdre le sens moral, nécessaire pour blâmer ce qui méritait de l'être. La politique terrestre, enfin, exerça une fâcheuse influence sur les questions religieuses. Depuis lors, le *césaropapisme* devint le grand problème de l'histoire ecclésiastique, et n'a pas encore cessé de l'être. Il est vrai que l'Église cherche à se défendre contre les empiétements de César par une puissante hiérarchie; mais c'est là un boulevard très-imparfait, dont l'Église de Rome s'est contenté, et dont elle a même voulu se servir pour s'assujettir César lui-même. Les églises issues de la Réformation cherchent à se défendre contre le césaropapisme par un boulevard meilleur, savoir par le sacerdoce universel; mais partout où elles demeurent unies à l'État, elles n'y réussissent qu'imparfaitement. En s'unissant à l'Église, l'État crut avoir reçu la mission de défendre la vérité chrétienne contre l'hérésie; et l'on est étonné de voir Augustin lui-même défendre la théorie du *Compelle intrare*. L'Église peut exclure l'erreur de son sein, sans devenir intolérante; c'est là aussi une grande leçon qu'elle n'a apprise que dans les temps modernes.

Le monachisme.

Le monachisme, comme l'ascétisme dont il est issu, n'est pas un phénomène qui ne se soit produit que dans le sein de l'Église chrétienne. Longtemps avant l'existence du christianisme, le monachisme était connu des bouddhistes et des sectateurs de Brahma. Cependant, s'il y eut un monachisme gnostique et manichéen, que l'on peut faire dériver directement de la source antichrétienne du dualisme oriental, le monachisme de l'Église ne subit cette influence que d'une manière très indirecte. Quoiqu'on ne puisse le justifier par l'Écriture, il a pris sa source dans l'idée chrétienne du renoncement. Ce fut d'abord une protestation bien intentionnée contre la mondanisation de l'Église, un essai sérieux de sauver la pureté de l'Église, en la transplantant au désert. Le fanatisme du martyr n'avait plus de raison d'être: le fanatisme monacal en prit la place.

On peut distinguer dans le monachisme quatre degrés historiques successifs : 1° l'*ascétisme primitif* au sein de l'Église, 2° l'*anachorétisme*, 3° le *cénobitisme*, 4° les *ordres monacaux*. C'est sous cette dernière forme que le monachisme a rendu à l'Église des services éminents, soit en propageant le christianisme, soit en con-

servant le dépôt de l'instruction dans les siècles de barbarie, soit en devenant le berceau de la Réformation. Il serait également injuste de méconnaître dans le monachisme certains côtés très-lumineux, et d'autres côtés profondément ténébreux. Les jugements les plus divers ont été portés sur cette apparition historique ; et l'on ne saurait être assez sévère sous ce rapport, en se rappelant que les moines ont beaucoup contribué à dénaturer la doctrine du salut, à introduire dans l'Église les superstitions et le culte des images, et qu'en aspirant à une vertu surhumaine ils sont tombés souvent dans une terrible dissolution. Mais qui pourrait nier l'influence profonde qu'ils exercèrent sur le monde, depuis St. Antoine à Luther ? Ce fut dans la cellule du moine de Wittemberg que le monachisme produisit son résultat le plus beau ; mais ce fut là aussi que s'arrêta sa mission historique. Le monachisme doit être envisagé comme une institution disciplinaire, que le chef de l'Église sut employer pour atteindre un but supérieur, mais qu'il abolit lorsque ce but fut atteint. Les moines d'Occident furent plus éclairés et moins fanatiques que ceux d'Orient. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans Savinien et Vigilance des voix éloquentes, qui protestèrent dès le cinquième siècle contre la distinction dangereuse des vertus inférieures et des vertus supérieures.

Hiérarchie et organisation de l'Eglise.

Le clergé tend de plus en plus à devenir une caste séparée de la famille et de la société, quoique le célibat des prêtres, recommandé et imposé par quelques synodes, ait mis des siècles à prendre pied dans l'Église. Les mœurs des ecclésiastiques se corrompent dès le quatrième siècle. Les élections populaires n'avaient pas toujours la main heureuse comme pour Ambroise, évêque de Milan ; et d'ailleurs le champ de l'Église était devenu si vaste, qu'il était impossible de trouver toujours des ouvriers bien qualifiés. Cependant, au milieu des troubles de l'époque, un grand nombre d'ecclésiastiques surent encore opposer une digue à la corruption des uns et à la barbarie des autres. Ils fondèrent des établissements de bienfaisance, sauvèrent les trésors littéraires de l'antiquité, prolongèrent l'existence de l'empire, et portèrent aux peuples barbares l'évangile et la civilisation. Le bas clergé dut de plus en plus céder le pas aux évêques, les évêques des campagnes à ceux des villes. Les évêques métropolitains s'élevèrent au-dessus des autres, et durent à leur tour se courber devant les *patriarches* qui

occupaient les siéges apostoliques (Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Rome). L'évêque de Constantinople, la nouvelle capitale, s'éleva bientôt au rang de patriarche. De là une lutte entre l'ancienne et la nouvelle Rome, jusqu'à ce que le prétendu successeur de Saint Pierre aspirât ouvertement à la monarchie universelle, en prenant le titre de *pape*. L'avénement de la papauté fut le résultat d'un long développement historique, dans lequel l'ambition, l'intrigue, la fraude même, ont joué un triste rôle. Cependant, derrière les mobiles humains impurs, l'historien doit reconnaître la nécessité historique et un plan providentiel; ce n'est qu'ainsi qu'il peut expliquer l'existence séculaire de la papauté et sa lente décomposition. Ce que la théocratie fut pour Israël, et l'empire romain pour l'ancien monde, la papauté le fut pour l'Europe du moyen âge. Ce n'est point une institution divine, mais un établissement ecclésiastique permis pour un temps par la providence.

La papauté n'arrive à son développement complet qu'avec *Léon le Grand* au cinquième siècle, et surtout avec *Grégoire le Grand* au sixième. Mais les germes de la papauté datent déjà du troisième siècle. Ce fut surtout en opposition au pouvoir impérial et en présence du flot envahisseur des barbares, que l'Église sentit le besoin de se fortifier par une organisation monarchique; l'évêque de Rome était celui vers qui se tournaient naturellement tous les regards. Cependant, à mesure qu'il élevait ses prétentions, des protestations se firent entendre, non-seulement en Orient où la protestation aboutit à un schisme, mais jusqu'en Occident. On peut même dire que la grande autorité des quatre premiers conciles œcuméniques est tout entière pour le patriarchat et contre la papauté. *Léon le Grand* fut pour le système papal ce que Cyprien avait été pour le système épiscopal. Soutenu par les circonstances, il identifia la cause du christianisme avec celle du siége de Saint Pierre. Ses prédécesseurs et ses successeurs furent plutôt élevés par le courant de l'opinion publique, qu'ils ne s'élevèrent eux-mêmes par leurs capacités. *Grégoire-le-Grand*, à la fin du sixième siècle, ouvre la série des papes du moyen âge. Il sut maintenir le système papal à la hauteur où l'avait élevé Léon, quoique, sous certains rapports, il se montrât moins absolu que ce dernier.

Au-dessus des patriarches et même des papes, s'élèvent les *conciles œcuméniques*, seuls représentants de l'unité et de l'autorité de l'ancienne Église catholique. A proprement parler, aucun concile n'a été œcuménique ou universel. Non-seulement le peuple de l'Église, mais même le bas clergé en était exclu. L'Église

d'Orient y prédominait, celle d'Occident n'y étant représentée que par deux délégués de l'évêque de Rome. Les quatre premiers conciles méritent le nom d'œcuméniques, non point à cause de la régularité de leur convocation, mais à cause de l'importance de leurs décisions dogmatiques, et de l'assentiment que ces décisions ont rencontré dans tous les siècles suivants, au sein de la chrétienté universelle. On ne peut déjà plus en dire autant du cinquième concile et des suivants, quoique les sept premiers soient tous reconnus en commun par l'Église d'Orient et celle d'Occident. L'histoire extérieure des premiers conciles œcuméniques est souvent très-affligeante; et pourtant, au milieu de toutes les passions humaines qui s'y déchaînent, le Seigneur y conduit la barque de l'Église. Plus les hommes s'y montrent petits, plus Dieu s'y montre grand; c'est sur cette pensée que peut se fonder notre respect pour les conciles.

Discipline et schismes.

Le schisme des *Donatistes* au cinquième siècle fut la conséquence naturelle du relâchement de la discipline ecclésiastique. Les schismes de *Damase*, d'*Ursin* et de *Meletius* doivent être attribués plutôt à des intrigues et à des ambitions personnelles.

Le culte chrétien.

Le culte chrétien subit l'influence des destinées extérieures de l'Eglise. Il fut embelli et enrichi dans un but pédagogique, mais au détriment de sa simplicité et de sa spiritualité. Des fêtes de plus en plus nombreuses surgirent à côté du dimanche, la fête chrétienne par excellence. Aux cycles primitifs de Pâques et de Pentecôte, on ajouta d'abord le cycle de Noël, puis la fête de la Trinité et la Fête-Dieu. L'année ecclésiastique se surchargea bientôt d'un grand nombre de fêtes commémoratives, en l'honneur de Marie et du cortége de saints et d'anges dont elle passait pour être la reine.

Le *culte des saints* remplaça le souvenir des martyrs; et dès la fin du quatrième siècle, on tomba dans toutes les superstitions du moyen âge. Les moines poussèrent à ces funestes innovations, et les esprits les plus éclairés ne surent point y résister. Le *culte des reliques* n'est pas d'origine païenne comme l'invocation des saints; il provient d'une conception grossière du dogme chrétien de la résurrection. Bientôt on attribua à ces reliques des miracles et des prodiges. Cependant la question du moment précis de la cessation

des miracles au sein de l'Église demeure un problème très-obscur de l'histoire ecclésiastique. — Les diverses liturgies qui nous sont parvenues semblent avoir pour source commune une tradition datant du second siècle.

L'art chrétien.

On vit tomber dès le début de cette époque les anciens préjugés contre l'art. Il y eut dès lors un art chrétien au service de l'Église. Sans doute, cet art fut mélangé, de même que le culte, d'éléments païens et juifs. Mais le remède à ces défauts ne saurait être la destruction de l'art; il faut au contraire que l'art se purifie et se renouvelle sans cesse par le souffle d'en haut; il faut qu'il serve toujours mieux un culte spirituel et vrai. Le christianisme, qui est la religion de la vérité et de la sainteté, doit être aussi celle de la vraie beauté. Le quatrième siècle vit naître l'*architecture* chrétienne. Il fallut bâtir à l'Église de Christ des demeures plus stables, à mesure qu'elle s'établissait plus fermement ici-bas. Jamais on ne bâtit autant d'églises, si ce n'est en Amérique de nos jours. Les temples païens étant trop petits pour être transformés en églises chrétiennes, on adopta, en le modifiant légèrement, le style des basiliques romaines, auquel succéda en Orient, sous Justinien, la coupole byzantine, type de toutes les mosquées et des églises grecques et russes. L'Occident ne trouva qu'au moyen âge une architecture qui lui fût propre. La peinture et la sculpture se développèrent avec le culte des images. L'Orient produisit de vastes recueils d'hymnes sacrés; l'Occident fut plus sobre; mais quelques-uns de ses chants religieux sont des chefs-d'œuvre impérissables.

Les disputes doctrinales et la formation de l'orthodoxie œcuménique.

Le temps était venu pour l'Église d'employer toute la science et la philosophie du monde antique à développer et à défendre la doctrine chrétienne. C'est ce qu'elle fit à cette époque, et l'on doit reconnaître qu'elle a été dirigée dans ce travail par l'esprit de Christ.

1° L'hérésie d'*Arius* devint l'occasion de l'élaboration du dogme de la *Trinité*. On a cherché à voir dans cette lutte sur l'*homoousie* ou l'*homoiousie* de Christ une dispute stérile sur une lettre à ajouter ou à retrancher; mais, en réalité, il s'agissait de savoir si le christianisme venait du ciel ou de la terre, et les adversaires en présence sont la foi et l'incrédulité. Un historien américain, Bancroft, ancien prédicateur unitaire, a fait, dans un récent discours

historique, l'aveu significatif qu'en ce moment, la question de savoir si l'humanité marcherait en avant ou en arrière dépendait de celle de savoir si l'Église chrétienne saurait conserver sa foi en l'incarnation. De la longue lutte entre Arius et Athanase sortirent les deux *symboles* orthodoxes des conciles de *Nicée* et de *Constantinople*. Ce fut probablement au cinquième siècle qu'un disciple d'Augustin composa le *symbole* dit d'*Athanase*, qui renferme dans toute sa plénitude le dogme de la trinité.

2° Les discussions entre Jérôme et Rufin, entre Théophile d'Antioche et Chrysostôme, relatives à l'orthodoxie d'Origène, ne furent qu'une triste logomachie, sans aucun profit pour la formation du dogme.

3° *Les disputes christologiques* suscitées par *Apollinaire*, *Nestorius*, *Eutychès* et les *Monophysites*, soulevèrent toutes sortes de mauvaises passions et donnèrent lieu à des scènes déplorables. Cependant, les *conciles d'Ephèse* et de *Chalcédoine* eurent un résultat heureux pour la fixation de la doctrine. *Christ, fils unique de Dieu, composé de deux natures, sans mélange, sans changement, sans séparation*, — cette formule est comme un phare qui montre à la spéculation christologique le chemin à suivre entre divers écueils. Les sectes chrétiennes qui ont survécu à ces discussions *(Nestoriens, Jacobites, Cophtes, Arméniens, Maronites)* ne sont plus aujourd'hui que d'intéressantes pétrifications historiques; elles sont plongées dans l'ignorance et la superstition. Cependant, il est remarquable que ces sectes religieuses, qui ont reconnu la divinité et l'humanité du Christ, se soient conservées jusqu'à nos jours, tandis que celles qui ont nié un de ces deux termes ont disparu depuis longtemps. Ces débris des Églises d'Orient sont sans doute conservés par la Providence, pour devenir un jour les missionnaires du monde mahométan; le succès des missions évangéliques parmi les Nestoriens et les Arméniens semble nous autoriser à cet espoir.

4° *Les disputes anthropologiques* agitèrent surtout l'Occident. L'Orient s'en tint à la doctrine du *synergisme*; mais le moine *Pélage* ayant proclamé le monergisme humain, *Augustin* lui répondit par un système de monergisme divin. Dans cette dispute, Pélage se montre léger et superficiel, et l'évangile est du côté d'Augustin. Cependant ce dernier tomba aussi dans certaines exagérations. La doctrine augustinienne quelque peu mitigée devint celle de l'Église; mais au moyen âge, la théologie ecclésiastique pencha de plus en plus du côté de Pélage, et la Réformation fut appelée à jeter un jour tout nouveau sur l'anthropologie et la sotériologie.

Les Pères de l'Eglise et la littérature ecclésiastique.

Eusèbe, indécis comme théologien, trop courtisan pour un évêque, mais consciencieux comme historien; *Athanase*, passionné pour la vérité, inflexible dans ses opinions, endurant la persécution plutôt que de trahir sa conscience; *Grégoire de Naziance*, *Basile le Grand* et *Grégoire de Nysse*, les trois amis de Cappadoce, fondateurs de la haute éloquence chrétienne; *Didyme*, le théologien aveugle; *Epiphanes*, le dépisteur d'hérésies; les deux *Cyrille* et le grand *Chrysostôme*; *Ephrem*, le prédicateur du désert; *Lactance*, le précepteur des fils de Constantin; *Hilaire de Poitiers*, l'Athanase de l'Occident; *Ambroise*, le modèle des évêques; *Jérôme*, le moine atrabilaire, infatigable théologien, et traducteur de la Vulgate; enfin *Augustin*, la lumière de l'Occident, sont les figures les plus intéressantes de notre époque.

Le système théologique d'Augustin et la Vulgate de Jérôme furent donnés à l'église chrétienne dans une époque de transformation, où un monde nouveau allait sortir des ruines de l'ancien. L'Église, avec son imposante organisation et son dogme arrêté, pouvait maintenant sauver le christianisme, au milieu des tempêtes politiques et des bouleversements sociaux; elle pouvait devenir une école pour les peuples du moyen âge.

Dans Augustin, il y a deux hommes distincts : d'abord le Père du catholicisme hiérarchique et romain, de la scolastique et de la mystique; puis aussi le Père du protestantisme évangélique. Augustin est assez autoritaire pour être vénéré comme un saint par l'Église romaine; et pourtant il est assez évangélique pour réagir contre les tendances hiérarchiques et sacrementelles, pour faire naître le sentiment du péché et le besoin profond de la grâce; jusqu'à ce qu'enfin l'esprit évangélique, brisant l'écorce de la tutelle hiérarchique, puisse entrer librement dans une phase nouvelle de développement. Aucun Père de l'Église n'exerça une influence plus bienfaisante sur le catholicisme du moyen âge, et ne prépara mieux la réformation évangélique qu'Augustin, le successeur de Paul, le précurseur de Luther et de Calvin. Ce Père, également vénéré des catholiques et des protestants, permet d'espérer une réconciliation future entre le catholicisme et le protestantisme, ou plutôt la solution de leurs contrastes dans une harmonie supérieure, où toutes leurs vérités seront conservées, leurs erreurs effacées, leurs fautes pardonnées, leurs luttes oubliées. En devenant toujours plus chré-

tiennes, les diverses Églises se rapprocheront toujours plus les unes des autres. Car Christ est le Chef de tous les fidèles, l'harmonie divine de toutes les sectes humaines ; « en Jésus-Christ, » a dit Pascal, un des plus grands disciples d'Augustin, « toutes les contradictions sont accordées. »

H. DE PERROT.